

serpent royal, que la justice populaire eut la sagesse et la force d'étouffer au berceau, et au lieu de rentrer en lui-même et de s'humilier devant la patrie, comme un fils repentant aux genoux d'une mère prête à ouvrir les bras, le renégat prend les armes, il veut, dans son audace folle et sacrilège arrêter le progrès de la raison humaine, détruire l'œuvre de la philosophie, courber de nouveau le front du peuple sous le joug atroce et sanguinaire des préjugés du fanatisme aveugle et de l'obéissance inerte. Il eût la destinée de ses insensés compagnons ! Repoussé loin des frontières, abandonné même des souverains de l'Europe, il s'en alla traîner en Asie sa honte, ses convictions sacriléges et ses regrets monstrueux. Mais avant de sortir de France, il avait confié ses biens à un hypocrite, qui voulut en dépouiller la nation au profit du propriétaire illégitime.

— Vous voulez dire légitime, — hasarda timidement le général en poussant le bras de l'avocat.

— Non pas, monsieur ! illégitime, iniquement illégitime, puisque la nation avait décrété la confiscation des biens des émigrés, — vociféra l'orateur.

— Ah ! c'est juste, très-juste, — reprit le comte Lourdeau, — j'avais mal compris ; continuez, c'est fort intéressant, ceci.

— Messieurs, — reprit maître Polissard, — le régisseur fit semblant d'acheter les biens, et plus tard, chose infâme ! entreprit de les restituer au possesseur primitif, et cela au mépris de toutes les lois divines et humaines, au moyen d'un exécrable mensonge, par un faux, un parjure, un acte simulé, mille subterfuges sur lesquels la pudeur et le respect de mon auditoire m'obligeant à jeter le voile épais du silence.

Maître Polissard s'arrêta un instant, afin de reprendre haleine, et regarda Michaël comme pour demander un verre d'eau sucre ; l'usurier ne comprit point, et l'orateur déconcerté fut réduit à jeter, en manière de reconfort, un simple regard de triomphe sur l'assistance. Il fut médiocrement flatté de ce qu'il apperçut. Le comte Lourdeau commençait à sommeiller le docteur bâillait à se démettre la mâchoire ; Michaël avait l'air mécontent ; le journaliste pinga les lèvres d'une façon sardonique, qu'on pouvait traduire par ce dilemme :

— De deux choses l'une : ou l'orateur n'est pas à jeun, où il se divertit à nos dépens.

— Messieurs, — reprit l'avocat piqué au vif, — je ne crois pas être sorti du sujet, et je pense n'avoir émis que des principes éminemment philanthropiques et libéraux. Je suis prêt néanmoins à céder la parole à mon client, qui mieux que moi, sans doute, vous expliquera le but de notre réunion, et saura captiver votre attention et vos suffrages.

Et l'avocat se rassit de fort mauvaise humeur et de façon à tourner le dos au reste de la société.

— Vous êtes certainement fort éloquent, — reprit Michaël, — mais le temps presse, et au lieu de nous dire ce que chacun de nous sait déjà, il vaut mieux parler de ce qui nous reste à faire pour empêcher le fils du marquis de recouvrer la fortune de son père.

— C'est facile, — dit le général, qui s'éveillait en sursaut de son demi-sommeil, — un caporal et quatre hommes ! Je suis de l'école de Napoléon, moi, et il faut qu'on me cède, ou je brise, ah ! ah !

— J'aime mieux les voix légales, — observa Polissard.

— Sans oublier la diffamation par la presse, — insinua le journaliste, avec un sourire de chérubin.

S'il s'agit d'un testament, je puis donner un coup de main, — dit le docteur entre deux bâillements.

— Tout cela est nécessaire à la fois, — répondit Michaël ; — il ne s'agit que de procéder par ordre. Le marquis est mort ou non en Asie, après s'être mis à la place de je ne sais quel roitelet ou sultan, et a laissé un fils, auquel il voulait transmettre le pouvoir ; mais les Bédouins ou autres se sont révoltés et les ont mis sans façon à la porte. Puis il y a dans tout ceci un prêtre, qui a élevé le jeune homme, et prétend lui faire retrouver en France un papier, qui existe, et qui forceraient un banquier de nos amis à restituer au jeune homme plusieurs millions. Vous comprenez, vous savez, hein ?

Michaël acheva la phrase en clignant des yeux.

— Je sais, — dit alors le général, — qu'il y a un testament fait par l'ancien régisseur du marquis, en faveur du fils de celui-ci, et que si cette pièce est retrouvée par le prêtre, le digne banquier sera faillié ; car notre ami s'est bravement emparé des capitaux, en faisant, par mon entremise, et sur l'attestation du docteur que voici, colloquer le régisseur à Biccêtre, où les douches l'ont tué en peu de temps.

Mais, Monsieur, — cria le médecin — vous savez bien que le père Bertrand était fou.

— Heu, heu ! — fit le général, — il est mort, c'est le plus sûr.

— Mais le papier ? — demanda M. Hiedoux.

— Est en ma possession, — reprit Michaël.

— Alors, à quoi pouvons-nous servir ? demanda brusquement le général.

A éloigner le prêtre et le fils du marquis, car il faut une décision des tribunaux pour annuler la plainte qu'ils ont portée, et vous comprenez que les absents auront tort.

— Il est convenu que je plaiderai, — observa l'avocat.

— Non pas ! — cria Michaël, — vous vous bornerez à assister.

Soit, je conseillerai ; c'est moi qui mènerai l'affaire.

— Mais, — dit le général, — je puis faire loger le prêtre au Mont-Saint-Michel, et s'il le faut, à cent pieds sous terre, pendant vingt ans au moins, pour peu que cela vous soit agréable.

— Pardon, — objecta timidement M. Hiedoux, notre prêtre est-il jésuite ?

— On ne peut jamais savoir ces choses bien exactement, — répondit l'avocat.

— Mais, — dit le général, dont les yeux s'allumèrent, — je suis pertinemment que l'on va chasser les jésuites.

— Les jésuites ne s'en vont jamais, — observa le journaliste, — ils déménagent.

— Quoi qu'il en soit, — reprit Michaël,

il nous faut un pamphlet ou un roman contre eux ; c'est convenu.

— Vous aurez l'un et l'autre à la fois, et pour mieux frapper nos ennemis, je mettrai sur leur compte nos propres peccadilles, tandis que je vous ferai jouer le beau rôle : c'est adroit.

— Parfait ! à fripon fripon et demi. Il n'y a jamais de mal à mentir pour assommer le parti-prètre.

— C'est l'opinion de Voltaire.

— Qu'on oublie trop de nos jours.

— On y reviendra.

— Je m'en charge.

Il faut ressusciter les bonnes vieilles rancunes libérales.

— Et souffler la haine contre les prêtres et les nobles.

— Ces idées-là sont usées, mon cher, tout ce qu'il ya de plus usées ; le Constitutionnel même n'en voudrait plus.

— Et cependant il en vit.

— Le peuple est tellement stupide ! Eh, grâce à nous, le deviendra bien davantage.

— Il ne demande qu'à se laisser faire, ce bon peuple ; c'est un ours qu'il faut savoir prendre.

— Cerises ! nous vivons sous un gouvernement habile.

— Et qui sait à propos donner des places.

— Et des titres.

— Et de l'argent.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Rouilloux. Il entra très-paisiblement, et regardant Michaël de l'air le plus tranquille :

— Je n'ai trouvé personne, dit-il.

— Où cela, mon ami ?

— Rue de Sèvres, apparemment.

— Que voulez-vous dire ? — répondit Michaël attiré.

— Rien autre chose sinon que, rue de Sèvres, je n'ai trouvé personne.

— C'est une plaisanterie !

— J'en ai peu l'habitude.

— Mais vous êtes là froid, calme, impassible !

— Un véritable expéditionnaire rédigeait sans scrupule, et même sans réflexion, la sentence qui condamnerait à mort père, et mère, — répondit Rouilloux, d'un air de plus en plus indifférent.

— Misérable ! — cria Michaël, — Henriette, où est Henriette ?

— Je n'en sais rien.

— Et le nègre François ?

— Je ne le sais pas davantage.

— Mais que peuvent-ils être devenus ?

— Ils ont jugé à propos de s'absenter pour toujours.

— Crois-tu ? Oh ! conte-moi tout ce que tu sais, ou plutôt dis-moi que tu veux rire, car il y va de la vie ; je réponds d'Henriette tête pour tête. Vois-tu, mon bon Rouilloux, je ne suis qu'un pauvre bonhomme, moi, il ne faut pas t'amuser ainsi à mes dépens, je suis trop vieux ; dis-moi la vérité : je te payerai bien.

— Je vous répète qu'il n'y a plus personne rue Sèvres.

— Alors je suis perdu ! — s'écria Michaël, en retombant accablé sur son fauteuil. — Le papier ! reprit-il, en se levant et en courant à son secrétaire. — Le testament ! Il n'y est plus ! on l'a volé ! C'est